Première Année, N° 10 — 15 Octobre au 15 Novembre 1926

N° d'Ordre 64
N° de Cp 1883

# LA NOUVELLE REVUE SOCIALISTE

REVUE MENSUELLE DU MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL

SOMMAIRE :

PAGES

MARTOV — L'erreur fondamentale du bolchevisme . . . 205
BRACKE — La situation politique et l'opinion bourgeoise . . . 210
Jean LONGUET — Eugène Victor Debs . . . 218
Jean ZYROMSKI — Le syndicalisme des fonctionnaires . . . 228
Berthe FOUCHÈRE — Le nouveau programme des Autrichiens . . . 234

*Les Idées et les Faits dans l'Internationale*

Le projet de programme des Socialistes Autrichiens . . . 237
SOUKUP (Vice-Président du Sénat tchèque) — Le Bloc socialiste en Tchécoslovaquie . . . 246
Gustave MOELLER (Député au Parlement suédois) — Les élections en Suède . . . 249

*Nos Morts*

L.-O. FROSSARD — Jean Martin . . . 251

*Lettres, Histoire et Socialisme*

Virgilio BROCCHI — Selon mon cœur, *roman (suite)* . . . 252
A. MATHIEZ (Professeur à l'Université de Dijon) — La vie chère sous la Terreur . . . 272
Victor MÉRIC — Souvenirs d'un militant *(suite)* . . . 278

*Monographies Ouvrières*

A. HAMELIN — La Verrerie Ouvrière . . . 286
Rodolphe TELTSIK — Le mouvement syndical en Tchécoslovaquie . . . 298

*La Vie Syndicale*

Louis BERT — L'Internationale syndicale et Moscou . . . 328

## CHRONIQUES

LE MOIS LITTÉRAIRE : *Autrui*, par René Arcos, p. 334 ; *Les Bourreaux*, par Henri Barbusse ; *Domnitza*, par Panaït Istrati (Maurice Delépine), p. 337 ; *Les Livres* (Robert-Jean Longuet, p. 338. — LE MOIS DRAMATIQUE (G. Reuillard), p. 344. — LE MOIS MUSICAL (J.-G. Prodhomme), p. 351. — LE MOIS SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL (L. Zoretti), p. 356.

REVUE DES REVUES. — REVUES FRANÇAISES (Jean Longuet), p. 358. — REVUES ALLEMANDES (Berthe Fouchère), p. 360. — REVUES RUSSES (O. Rosenfeld), p. 362.

**Le Numéro - 160 pages - 5 Fr.**

**PARIS — 41, Rue Saint-André-des-Arts (6e)**

# Eugène Victor Debs

Le 14 août 1919, Upton Sinclair, télégraphiait au Président Wilson :

« *Je vous demande d'agir immédiatement en vue de l'amnistie de Debs, un homme âgé, d'une santé qui s'affaiblit, condamné pendant 14 heures par jour à la claustration dans une cellule, en été, sous un climat méridional. Ce qui signifie, en fait, une condamnation à mort, infligée à un homme de la plus délicate sensibilité, pour avoir élevé contre la guerre une objection de conscience incontestablement sincère.*

« *Une telle situation cause en vérité une terrible animosité dans tous les milieux avancés. Si Debs devait mourir en prison, je crois qu'une solution pacifique du problème social serait dorénavant impossible en Amérique. Qu'il n'y ait pas de malentendu sur ce que je veux dire par là : je fais appel à vous comme à un homme d'Etat pour éviter une calamité que je prévois clairement. Je fais aussi appel à votre cœur en faveur d'un homme plus âgé que vous, qui a conquis la sympathie affectueuse de millions de vos concitoyens !* »

Upton SINCLAIR.

Le Président Wilson resta sourd à l'appel émouvant de l'illustre romancier socialiste californien comme aux manifestations de solidarité venus d'Europe, de Georges Bernard Shaw, Romain Rolland, Israël Zangwil, H.-G. Wells, Henri Barbusse, Edward Carpenter, comme aussi d'écrivains et de poètes américains éminents, tels que Edwin Markham, Horace Traubel, Charlotte Perkins Gilman, James Whitcomb Riley, Louis Untermeyer, Carl Sandburg.

M. Wilson se contentait de transmettre à Upton Sinclair une lettre du directeur de la prison d'Atlanta, expliquant ce qu'était l'organisation du système pénitentiaire fédéral, se retranchant derrière le refus hautain de Debs d'accepter un régime de faveur et indiquant au surplus que « sa santé était bonne ».

L'auteur de la *Jungle*, dans un nouveau télégramme, insistait auprès du Président, faisant appel « à son cœur et à son intelligence » pour qu'il ordonnât la libération du héros et du martyr du socialisme américain. Mais ce fut en vain. Dans la carrière, par

ailleurs bien remplie, du Président Wilson, c'est là un triste épisode et qui ne fait pas honneur à sa générosité.

Ce n'est que deux ans plus tard, sous une autre présidence, par le geste réparateur de M. Harding, que Eugène Victor Debs fut enfin libéré. Son emprisonnement, cruellement prolongé, avait permis de juger de la grandeur de sa popularité, de l'amour fervent dont l'entouraient d'un bout à l'autre du continent américain des millions d'hommes et de femmes.

J'ai pu, personnellement, en mesurer toute l'étendue, en novembre 1922, au grand meeting donné dans l'immense hall des « Carmen » (employés de tramways) de Chicago, où j'eus l'honneur de prendre la parole à ses côtés. Dans une carrière déjà longue de propagagandiste, j'ai vu pas mal de grandes démonstrations impressionnantes en France, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Autriche, au Danemark, en Suisse, en Amérique même. Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais assisté à semblable déchaînement d'enthousiasme, à des manifestations aussi vibrantes, aussi émouvantes d'affection et de dévotion ferventes pour un militant, que celle que multiplièrent, au cours de cette après-midi, en faveur de leur « Gene » bien-aimé, dix mille prolétaires de toutes races et de toutes origines.

Car Chicago, comme New-York, est une prodigieuse Cosmopolis, un « melting pot » (creuset) où viennent fusionner tous les peuples de l'univers. Et de la poitrine de tous, c'était un même cri d'amour reconnaissant qui montait vers celui qui, pour la première fois depuis sa sortie de prison, prenait la parole dans une grande assemblée populaire. Il fallait le voir à cette tribune le grand « Evangéliste » du socialisme américain, sa haute et fine silhouette se dressant au-dessus de cette masse populaire que chacune de ses paroles électrisait ! Et ces acclamations sans fin lorsqu'il jetait son fier défi à la ploutocratie dominante, rappelant comment il s'était refusé à toute promesse de « conduite sage », qu'on avait essayé de lui arracher, avant de lui rendre sa liberté : « *J'aimerais mieux*, s'écriait-il, *rester toute ma vie en prison, que d'être libre dans la rue..., avec un bâillon sur la bouche !* »

Mais c'est surtout lorsque notre réunion fut terminée, et qu'il fallut traverser la foule compacte qui entourait la tribune, que je sentis de quel culte la classe ouvrière consciente d'outre-Atlantique entourait le grand Animateur. Les gens se pressaient pour le voir, le toucher. Beaucoup lui embrassaient les mains, d'autres avaient les yeux pleins de larmes, tous étaient profondément émus.

Certes, les travailleurs se laissent trop souvent tromper par

d'affreux bateleurs, par de bas arrivistes, par des démagogues sans scrupules et sans conscience. Mais quel spectacle réconfortant que celui de ce culte universel rendu à des héros tels Marx, tels Jaurès, tels Keir Hardie, tels Debs, qui donnèrent toute leur vie à la classe ouvrière qu'ils ne cessèrent jamais de servir jusqu'à leur dernier souffle !

* * *

Il est difficile dans le cadre, malgré tout étroit, de cet article, de retracer la carrière si bien remplie de ce militant de notre grande Cause, qui unissait la douceur, la bonté exquise de l'apôtre à toute la vaillance d'un combattant sans peur et sans reproche d'un idéal, qui compte encore plus de martyrs que de héros !

L'âge ne semblait pas avoir d'action sur ce grand et superbe septuagénaire, dont la constitution robuste avait, cependant, cruellement souffert de son emprisonnement de 38 mois dans la geôle d'Atlanta. Jamais il ne voulut consentir à se reposer et, à peine libéré de prison, il se lançait à travers le continent, haranguant sans relâche les foules immenses que la seule annonce de son nom faisait partout accourir. Quelques mois avant d'entrer dans le sanatorium où il vient de s'éteindre, il venait encore de faire une brillante tournée à travers le continent.

Il est mort à 71 ans, il y avait plus d'un demi-siècle qu'il participait à la vie militante.

C'est le 5 novembre 1855 que Eugène Victor Debs naissait à Terre-Haute, jolie ville de l'Indiana, dans le « Middle West » (ouest moyen) fondée à la fin du XVIII^e siècle par des trappeurs canadiens-français et qui n'était encore qu'une bourgade, lorsque le père du « Lassalle américain », Jean Daniel Debs, un Français d'Alsace, depuis peu émigré de Colmar, vint s'y installer. C'était un vieux républicain alsacien, tout nourri de cette tradition démocratique qui inspirait un Erckmann-Chatrian ; admirateur fervent de Victor Hugo, dont il aimait à lire et à relire à ses dix enfants *Les Misérables*. Ainsi que je l'ai écrit dans le *Populaire*, le héros du grand poète, Jean Valjean, laissa une empreinte profonde dans l'esprit du petit Eugène Victor, qui aimait à répéter plus tard qu'il avait puisé ses premières aspirations socialistes dans la romanesque odyssée du forçat de Hugo — en attendant de leur donner la base plus solide, plus concrète de l'enseignement de Marx et des maîtres de la pensée socialiste.

Les parents de Debs étaient très pauvres, aussi dès 1870, à quinze

ans à peine, il devait se plier au travail industriel ; il entrait comme aide chauffeur-mécanicien aux Chemins de fer de Pensylvanie.

Rapidement la conscience de classe du jeune ouvrier s'éveillait. Il n'avait pas vingt ans qu'il organisait à Terre-Haute une section de la « Brotherhood » (fraternité) des chauffeurs-mécaniciens. Cinq ans plus tard, dès 1880, il devenait le secrétaire général de cette puissante organisation syndicale yankee, aujourd'hui une des plus riches et des plus prospères de toute l'Amérique (et dont j'eu le plaisir d'admirer en 1922 à Cleveland l'organisation centrale, installée dans un gigantesque immeuble de 22 étages). Deux ans auparavant, au congrès corporatif de Buffalo, sa puissance oratoire et sa claire intelligence se manifestait avec éclat. Quand il prit la direction de ce syndicat national il n'avait que six sections locales et 6.000 dollars de dettes. En très peu de temps il élevait à 226 le nombre des sections et éteignait complètement sa dette.

Cependant le caractère étroitement corporatif de la « Fraternité » ne satisfaisait pas les aspirations de plus en plus ardentes et larges du jeune militant. En 1892, au congrès de Cincinnati, il annonçait à ses camarades son intention de démissionner pour se consacrer tout entier à l'édification d'une organisation qui rassemblerait tous les cheminots, sans distinction de catégories. Les délégués insistaient vainement pour le faire revenir sur sa décision et finalement, pour manifester leur reconnaissance, lui votaient une gratification de 2.000 dollars pour un voyage d'agrément en Europe et lui permettre de se reposer et de se distraire. E.-V. Debs, reversait la somme tout entière à la caisse de la « Brotherhood ».

La nouvelle organisation fut l'*American Railway Union*, fondée en juin 1893 à Chicago et qui ne tarda pas à jouer un rôle considérable. Comme secrétaire général E.-V. Debs s'était restreint à un traitement de 75 dollars par mois — au lieu des 4.000 dollars par an, que lui allouaient les chauffeurs-mécaniciens. C'était une carrière d'âpres luttes qu'il avait volontairement choisie. Et dès 1894, la grande grève de la C^ie^ Pullman, grève retentissante, dont les incidents tragiques ne tardèrent pas à attirer l'attention de l'opinion mondiale, Debs la conduisit avec un courage intrépide. Il avait été opposé à la grève générale de la corporation, décidée par l'*American Railway Union* pour soutenir les grévistes de la C^ie^ Pullman, considérant que les circonstances n'étaient pas favorables. Mais une fois que la lutte eut été engagée, il s'y donna tout entier.

Les compagnies, bientôt complètement désemparées, firent appel au pouvoir central et le Président Grover Cleveland n'hésita pas à envoyer les troupes fédérales à Chicago, malgré la protestation du

généreux gouverneur de l'Illinois, John P. Altgeld — celui-là même qui devait obtenir la réhabilitation des martyrs anarchistes exécutés en 1887 et libérer ceux qui étaient encore emprisonnés, victimes de l'inique procès, qui avait suivi les tragiques incidents du 1er mai 1887.

Debs fut poursuivi pour « insurrection, trahison et conspiration » — car le sens de la mesure n'a jamais existé, en temps de grande crise sociale, chez les dirigeants américains, serviles instruments de la toute-puissante ploutocratie.

Malgré une magistrale plaidoierie du grand avocat libertaire de Chicago, Clarence Darrow, le jury fédéral présidé par le Juge Wood, condamnait Debs, ainsi que six autres militants du syndicat, à 6 mois de prison — qu'ils accomplirent dans la prison de Woodstock.

Cette inique condamnation pour « mépris de la Cour » souleva dans l'opinion « avancés » d'un bout à l'autre de l'Union Américaine une profonde émotion. En partant pour la geôle, Debs lançait un manifeste au peuple américain où il disait, notamment :

« *En entrant en prison pour notre participation à la dernière grève, nous n'avons ni excuses à faire, ni regrets à exprimer.*

« *Je ne voudrais pas changer ma place pour celle du Jude Wood, et si on espère que six mois (ou même six années) de prison pourront faire cesser mon mépris, la condamnation a complètement manqué son effet.*

« *Toute la procédure a été infâme; elle ne contribuera pas à ranimer la foi chancelante du peuple américain en l'équité de ses tribunaux fédéraux. Je préfère mille fois avoir la responsabilité de la grève que celle de ce jugement !...*

« *Quant à nous, nous sommes de simples instruments de l'évolution, qui, de l'esclavage industriel, doit nous conduire à son abolition et à la liberté économique. Alors, la bannière étoilée symbolisera, selon sa véritable destinée, l'émancipation sociale, politique, religieuse et économique du joug de l'oppression, de la tyrannie, de la dégradation.* »

*
* *

A cette époque Debs n'était pas encore socialiste. Serviteur fidèle de sa classe dans ses batailles économiques, sur le terrain politique il s'était jusque-là rattaché au parti démocrate, pour lequel il avait milité depuis 1878, ayant même été quelque temps son élu dans la Législature de l'Indiana de 1885 à 1887.

Mais le dramatique conflit des classes auquel il venait de participer si puissamment avait élargi son horizon. Dans la prison de Woodstock, il lut et réfléchit. La lumière du Socialisme moderne

était arrivée bientôt jusqu'à lui. Victor Berger, le vieux militant socialiste de Milwaukee, — qu'il représente actuellement à la Chambre des Représentants fédérale — lui avait fait parvenir le « Capital » de Marx et des brochures de Kautsky. Celles-ci d'abord « si claires et si concluantes » ainsi qu'il l'écrivit, l'avait profondément impressionné. La visite que lui fit Berger, le grand ouvrage de Marx qu'il lui avait apporté, firent le reste.

Lorsqu'il arriva à Chicago, à sa sortie de prison — cent mille travailleurs l'attendaient à la gare de Welles pour l'acclamer. Debs était déjà nettement orienté vers la conception et la critique socialiste de la société. Mais dans les conditions politiques et économiques du milieu américain, la création d'un parti politique indépendant des travailleurs était une œuvre bien difficile.

En 1897, avec Victor Berger, il constituait à Chicago un « Parti Social-Démocrate ». Celui-ci, trois ans plus tard, fusionnait avec la fraction du « Parti Ouvrier Socialiste », qui, à New-York, sous la direction de Morris Hilquit, venait de se séparer de sa fraction « impossibilité », dont Daniel de Leon était le chef (1).

Ensemble, Debs, Berger, Hilquit et ceux des éléments qu'ils avaient pu grouper et qui se composaient presque exclusivement d' « étrangers », c'est-à-dire, d'éléments israélites russes, polonais, allemands et italiens, non encore assimilés au milieu yankee, ils constituaient le « Parti Socialiste », dont Debs fut pour la première fois en 1900 le candidat à la Présidence de la République des Etats-Unis.

A cinq reprises, en 1900, en 1904, en 1908, en 1912, en 1920 le grand Evangéliste se jetait corps et âme dans la lutte. Et quelle lutte ! Qu'on s'imagine l'immensité de ce Continent, les dixaines de milliers de kilomètres à parcourir, les auditoires innombrables auxquels il fallait parler ! C'était les grandes agglomérations de l'Est et du « Middle West », c'étaient les libres fermiers de l'Ouest lointain, auquel il fallait porter la parole émancipatrice et partout où Debs passait des consciences s'éveillaient, des cœurs commençaient à battre à l'unisson de ceux de leurs frères de misère et de souffrance dans l'univers entier.

La campagne de 1900 fut embryonnaire et le résultat obtenu bien pauvre : 96.000 voix dans toute l'Union Américaine ! En 1904. Debs reprenait sa « Croisade » et avait la satisfaction de porter à 402.000 le nombre de ses suffrages. A vrai dire les circonstances

(1) Il y a, chose curieuse, entre les conceptions rigides et fanatiques de Daniel de Leon et les thèses bolchevistes une filiation que Lénine a d'ailleurs reconnue.

étaient déjà plus favorables. Davantage même que quatre années plus tard, lorsqu'en 1908, avec le même tranquille courage et son incomparable dévouement, Eugène Victor Debs reprenait la campagne cette fois cependant avec des moyens plus puissants. Par les sacrifices des camarades, le Parti avait pu réunir 20.000 dollars et avoir son train spécial — comme les grands partis bourgeois.

Le « Train Rouge » parcouru l'Union, de l'Atlantique au Pacifique, des grands lacs aux frontières du Mexique. Mais le parti démocrate, représenté en 1904 par le modéré Parker, avait cette fois désigné comme son représentant ce type bien curieux de politicien démagogue américain que fut Bryan. Et malgré sa magnifique campagne l'élection de 1908 ne donna que 420.000 voix à Debs, à peine 18.000 de plus que quatre années auparavant.

En 1912, après un Congrès quelque peu agité — les mêmes éléments, ou des éléments analogues, qui devaient plus tard adhérer au bolchevisme, étaient alors en Amérique férus de syndicalisme révolutionnaire, antiparlementaire, représenté par les « I. W. W. » (Industrial Workers of the World) — Debs accepta une fois encore l'écrasante tâche de porter la bannière du Parti aux élections présidentielles. Cette campagne fut difficile, mais les partis bourgeois s'étaient divisés, le parti républicain ayant comme candidat de « gauche » Roosevelt, comme candidat de droite, le Président Taft, tandis que le représentant des démocrates était Woodrow Wilson. Ce dernier fut élu, mais le chiffre des voix socialistes atteignait 897.000.

La montée de nos forces, encore que bien lente certes, représentant un si faible pourcentage du chiffre total des électeurs, était néanmoins continue et au même moment la croissance des forces organisées du Socialisme était réconfortante. Leur nombre dépassait alors 100.000.

La guerre et l'après-guerre fut une terrible épreuve pour le Socialisme transatlantique. Après que les plus énergiques pacifistes bourgeois, y compris Robert La Follette, eurent renoncé à la lutte, il resta seul dressé contre la guerre. Et toute cette fureur d'intolérance dont le peuple américain est capable, contre laquelle s'élevait un jour éloquemment le sénateur Borah — se ruait contre le Parti Socialiste, qui par la célèbre résolution de sa Convention de Saint-Louis en 1917, avait attiré sur sa tête toutes les foudres du chauvinisme déchaîné.

Toute une série d'intellectuels brillants qu'il avait vu venir à lui depuis quelques années : John Spargo, A.-M. Simons, W. English Walling, Charles Russell, Georges Herron, se séparèrent avec éclat

du Parti. C'étaient les premiers éléments anglo-saxons notables qu'il avait enregimentés. Fortement éprouvé ainsi sur sa droite, le Parti Socialiste des Etats-Unis l'était plus encore sur sa gauche, par la scission bolcheviste, qui parmi ses éléments « étrangers » avait recruté de nombreux adeptes.

Cependant Debs, lui, n'était pas de ceux qui fléchissent. En pleine folie belliciste, il poursuivait avec intrépidité sa lutte contre la guerre avec un magnifique courage. Le 16 juin 1918, à Canton dans l'Ohio, il jettait son défi au Militarisme, au Capitalisme, à la Réaction.

Sous la direction des hauts fonctionnaires de Woodrow Wilson, une véritable Terreur Blanche légale, s'instituait contre les internationalistes, contre les pacifistes. Des militantes courageuses, pour leur opposition à la guerre, étaient, comme Rose Paston Strokes et Kate Richards O'Hare frappées des peines monstrueuses de dix années de prison. Allant plus loin encore dans cette voie infâme, une cour du Wisconsin frappait de 20 années d'emprisonnement Victor Berger, pour avoir simplement dénoncé les arrière-pensées impérialistes des deux camps. Frappée de deux appels successifs cette dernière sentence ne fut d'ailleurs finalement pas exécutée.

A Canton, en un langage enflammé, Debs proclamait qu'il « préférerait mille fois être une âme libre en prison, qu'un sycophante ou un lâche dans la rue ».

Il réclamait de tous les socialistes « une opposition continue, active, publique à la guerre, par des démonstrations de masse, des pétitions et tous les moyens en notre pouvoir ». Il associait dans une même flétrissure les Junkers de Wall Street et les Junkers de Potsdam. Cela lui valut cette condamnation à dix ans de prison, dont j'ai rappelé au début de cet article ce qu'elle fut et comment elle se termina.

A sa sortie de prison le moral de Debs était certes magnifique. J'en puis porter le témoignage éclatant. Je le vois encore arriver dans ma chambre de l'Hôtel Morrison à Chicago, le 20 novembre 1922, et me serrer dans ses bras avec cette chaude et fraternelle sympathie qui faisait que lorsqu'on avait connu cet homme on ne pouvait pas ne pas l'aimer — de tout son cœur.

Mais physiquement il était atteint par la dure claustration de trois années qu'il avait subie. Il ne devait pas s'en relever. Et cependant il se jetait à nouveau, tout entier, dans la propagande et partout des foules énormes l'accueillaient par des ovations délirantes, à Chicago, à New-York, à Cleveland, à Philadelphie.

Lorsque l'an passé les camarades américains célébraient ses cin-

quante années consacrées au mouvement ouvrier, il leur écrivait cette belle lettre, où on le retrouve tout entier :

« *Voilà une journée rouge dans ma vie ! C'est mon cinquantième anniversaire dans le mouvement ouvrier.*

« *A la fin de cette première cinquantaine, je passe à la deuxième avec l'ardeur brûlante et l'enthousiasme militant d'un Croisé révolutionnaire, dont le cœur et l'âme sont entièrement dévoués à la Cause et qui n'a jamais connu le mot « défaite ».*

« *Je commence le second demi-siècle avec la ferme volonté de le finir, sinon qu'il en finisse avec moi. Je ne céderai que devant la mort et même à elle dans l'esprit invincible et invaincu de la victoire.*

« *Me voilà à cette journée de fête, entouré de mes camarades fidèles du Parti auquel, je le sens et je le déclare, je consacre à nouveau mes services avec chaque goutte de mon sang, le moindre reste de mes forces et le dernier battement de mon cœur. Reconnaissons la cause; l'heure est venue; saisissons l'occasion suprême !*

« *Donnez-moi vos mains, camarades. La mienne est tendue à tous. Jamais je n'ai eu plus besoin de vous, jamais nous n'avons eu plus besoin l'un de l'autre. Notre mot d'ordre: l'Unité! Notre cri de guerre: En avant ! Notre but : la Victoire !* »

Sa brûlante ferveur socialiste, son idéalisme merveilleux, toutes ces qualités qui lui ont valu l'amour de tant de ses concitoyens se retrouvent dans cette lettre.

C'était certes une « longue et lourde tâche », comme disait le poète, que de créer un mouvement socialiste dans ce milieu américain, à tant d'égards, absolument réfractaire à sa pénétration, — sur cette terre bénie de l'individualisme capitaliste, où vivent côte à côte, dans une situation de bien-être et de prospérité inconnue de la vieille Europe, des travailleurs de trente ou quarante races ou nationalités différentes ! — tellement séparées par leurs degrés divers de culture, de conception, de développement, de civilisation !

Si la tâche accomplie, après le quart de siècle de labeur d'un militant tel que Debs, est encore bien médiocre, il faut qu'on soit persuadé que là où ce propagandiste au grand cœur, « au cœur si grand, si chaud a écrit le poète James Whitcomb Riley, qu'un homme pourrait à peine le contenir dans ses deux mains » n'a pas pu mieux réussir, nul autre n'aurait pu faire mieux que lui !

Malgré tout, son apostolat magnifique n'a pas été accompli en vain. Le peuple américain, si éloigné qu'il soit encore du Socialisme, salue en Debs, ainsi que l'écrit notre ami Morris Hilquit, « le croisé et le combattant, qui n'avait cependant en lui aucune haine, le type très pur de chrétien primitif, étrangement déplacé dans notre froide époque d'égoïsme et d'appétits, un de ses plus nobles fils. »

Le Socialisme International — qui ne connaît pas encore assez cette belle figure, une des plus belles de notre Panthéon socialiste — honorera le nom d'Eugène Victor Debs, à jamais « gravé dans le grand cœur de la classe ouvrière », pour reprendre la belle formule de Marx, dans sa « Commune de Paris ».

Qu'il nous soit permis ici, au nom de notre *Nouvelle Revue Socialiste* — qu'il connaissait et qu'il aimait, au sujet de laquelle, il nous avait adressé il y a six mois, les paroles les plus élogieuses — de nous joindre au deuil du prolétariat universel, et d'adresser à sa compagne fidèle et si dévouée Katherine Debs, à son brave frère Théodore Debs, si aimant, à tous nos camarades américains l'assurance de solidarité entière dans leur immense deuil.

**Jean LONGUET.**

---